



Un malade doué pour la mort

Rev Med Suisse 2008; 4: 1230-1

M. Louis-Courvoisier

Micheline Louis-Courvoisier
 Institut d'éthique biomédicale
 Programme des sciences humaines
 en médecine, CMU, 1211 Genève 4
 Micheline.Louis-Courvoisier@medecine.
 unige.ch

Livre commenté :

Jean Reverzy. *Le passage*, publié dans *Œuvres complètes*. Paris : Flammarion, 2002; 27-171.

Palabaud, le héros de ce roman, est un homme sans âge ni caractéristiques saillantes, qui a grandi à Lyon, passé des décennies en Polynésie, et revient mourir dans sa ville natale, «lieu de son effondrement final» (p. 85). Ce récit, écrit par Jean Reverzy, médecin et écrivain, se déroule comme un ruban d'images polynésiennes entrecoupées de vagabondages lyonnais; à l'évocation des quartiers pauvres dans lesquels Palabaud a grandi se succèdent les souvenirs de lumière, d'océan et de nonchalance exotique, les réminiscences des années «heureuses et monotones» passées dans l'hôtel des Deux Mers dont il était le gérant, de ses clients, des deux vahinés qui s'occupaient du service, de Victor le cuisinier, de Gerbault, le navigateur qu'il avait connu à Bora-Bora, de la torpeur des Tropiques qui «engourdissait son esprit déjà paresseux» (p. 75). Il en résulte un entrelacs des deux cultures constitutives du héros, un homme non pas déraciné, mais doublement enraciné. Ce contraste culturel harmonieux incarné

en une seule personne confère une ambiance très particulière à ce livre.

Les symptômes de la maladie sont apparus environ six mois avant son retour et ont d'abord incité Palabaud à consulter plusieurs docteurs polynésiens qui diagnostiquèrent une cirrhose; l'un d'eux proposa de le mettre à l'hôpital en observation. Ce terme d'observation ne laissa plus de doute au malade sur la gravité de son état et la nouvelle eut sur lui le même effet que s'il eut été la victime d'une brutalité physique: «Palabaud pour la première fois eut la notion de la mort dont il perçut la menace comme un contact (...). [il] errait dans les rues de Papeete, le cœur lourd d'une peine immense, au bord des larmes, comme un enfant giflé par une brute loin de sa mère» (p. 48). Il s'entendit dire alors que sa seule chance de guérison résidait dans un retour en France. Il rentra donc à Lyon.

A son arrivée, il téléphone au narrateur (qui n'a pas de nom) qu'il avait rencontré quand ce dernier avait passé quelques mois en Polynésie. Le malade lui demande d'être son médecin et de venir le voir. Leur goût partagé pour les îles, mais aussi leur appartenance aux mêmes racines lyonnaises les rapprochent. En effet, le médecin exerce dans un quartier ouvrier de la ville, «dans une grande pièce», précise-t-il, «médiocrement meublée d'un bureau, d'un fauteuil, de quelques chaises, d'un divan poisseux de contacts humains et d'une vitrine où luisaient des instruments de verre et de métal». Ce jour-là, comme tous les autres, «un à un, des êtres venaient s'asseoir près de moi; nous parlions à voix basse; puis ils se levaient pour se dévêtir et s'étendre sur le divan: alors je palpais leur nudité, j'écoutais leur souffle et les pulsations de leur cœur. Pendant qu'ils s'habillaient, je retournais à mon fauteuil pour écrire quelques lignes. Ils me donnaient un peu d'argent, me seraient la main et s'en allaient» (p. 27). A la fin de sa consultation, le médecin se rend auprès de Palabaud

dans sa chambre d'hôtel, et écoute l'histoire de son ami tout en se remémorant son séjour polynésien qui l'avait profondément marqué.

Au fil des jours et des semaines, les consultations entremêlées de conversations s'égrènent sans que le médecin puisse guérir son ami. L'état du malade s'aggrave peu à peu, ses forces diminuent, sa solitude s'accroît, les regards des passants évitent de se poser sur sa silhouette squelettique. Tous deux savent que Palabaud va mourir. Le médecin-narrateur cherche la meilleure manière d'accompagner le moment indéterminé du «passage»: «c'est pour les médecins un devoir difficile que d'aider à bien mourir» (p. 140). Sa mission palliative lui tient autant à cœur que sa mission diagnostique et curative. En l'occurrence, la difficulté avec Palabaud est moindre car «savoir mourir est un don qui ne se révèle qu'au moment venu; ce don, Palabaud le possédait» (p. 78). La question pour le narrateur n'est pas de savoir s'il faut employer des techniques particulières pour précipiter le moment de la mort, mais comment aménager le quotidien du malade pour que les derniers instants s'écoulent à leur rythme et sans épreuves inutiles. A cet effet, il demande au professeur Joberton de l'accepter dans son service hospitalier. Ce dernier accepte.

Là commence l'agonie de Palabaud, pris en charge par une vieille religieuse qui va veiller sur lui jusqu'à son dernier souffle, le laissant apprivoiser à sa vitesse le monde des mourants, filtrant les rares visites, notamment celle de l'aumônier qui selon elle n'est qu'un intrus dans cette circonstance. «Palabaud a une agonie convenable, que pour rien au monde il ne fallait troubler. C'est un homme qui n'est pas dans nos idées» dit-elle au curé, «et il est si mal en point qu'il vaut mieux le laisser seul» (p. 161). Le professeur fait sa visite régulièrement, le narrateur vient tous les jours, la sœur l'accompagne et assiste à ses derniers moments, «com-



patissante et un peu curieuse. Elle se sentait pour lui de l'estime et ne l'oublierait pas» (p. 163).

Ce n'est pas la mort de Palabaud qui met un terme au livre, comme ce n'est pas celle du prince Salina qui finit *Le Guépard*. La mort marque la fin de la vie d'un individu, mais pas celle du souvenir que cet individu laisse auprès des vivants, ni celle du détachement des vivants par rapport au mort. Dans *Le passage*, le narrateur éprouve encore la nécessité d'assister à l'autopsie, de manière à voir Palabaud sous un autre angle, celui de ses cellules vues à travers un microscope; cette vision du cadavre morcelé lui permet de se détacher du registre de la relation thérapeutique et amicale qu'il avait entretenue avec son patient pour ne garder plus que des souvenirs de l'ami.

La brièveté de ce roman en fait une sorte de concentré esthétique de quelques grands thèmes qui fondent la médecine : la souffrance, la mort, la relation thérapeutique et l'argent. La souffrance est exprimée de manière pudique, par le biais des limitations successives que Palabaud doit accepter plus que par une expression explicite de symptômes ou de douleurs. L'évocation de la mort est récurrente, sous la forme de pensées factuelles qui affleurent à la conscience de Palabaud au gré de ses expériences ou de ses réflexions : «Une pensée, celle de la mort, s'était ajoutée à toutes celles

qui avaient précédé. Le premier choc passé, l'idée de sa disparition, de son absence du monde lui devenait limpide et familière» (p. 83); ces réflexions spontanées ne suivent pas une construction intellectuelle sophistiquée : «Mais dans le domaine de la mort prochaine où il faisait ses premiers pas, Palabaud montrait de singulières dispositions de lucidité et de bon sens» (p. 78).

Les consultations sont nombreuses, effectuées par différents médecins, chacun avec leur culture, leur style et leur contexte. Mais l'un des plus grands inté-

rêts de ce livre réside dans le point de vue du narrateur qui, malgré la légèreté et la nonchalance apparentes du récit, parvient à transmettre au lecteur «laïc» les questionnements, les préoccupations, les doutes, les lassitudes et tant d'autres sentiments vécus par un médecin. Reverzy réussit à sortir la relation thérapeutique de notions rabâchées telles que celle du pouvoir (des uns ou des autres), de l'asymétrie ou des rapports de force, pour dessiner les contours d'une expérience existentielle partagée par deux personnes, l'une qui soigne celui qui souffre. ■